

Père François Brune

LES MIRACLES

ET AUTRES PRODIGES



KIRON
PHILIPPE
LEBAUD

025777124

2

LES MIRACLES
ET AUTRES PRODIGES

8.
~~DA~~

2000-99481

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages parus :

Pour que l'homme devienne Dieu, Éditions Dangles, 1992.

Christ et karma, la réconciliation ?, Éditions Dangles, 1995.

Les morts nous parlent, 3^e édition, Philippe Lebaud, 1996.

Dites-leur que la mort n'existe pas (messages de l'au-delà commentés par le P. Brune), Exergue, 1997.

À l'écoute de l'au-delà, en collaboration avec Rémy Chauvin, Philippe Lebaud, 1999.

CD :

Les morts racontent et Christ et karma, Victorie Music, 1996.

Père François Brune

Sommaire

Introduction

LES MIRACLES ET AUTRES PRODIGES

I - Le miracle de Jésus	13
II - Les miracles de Jésus	21

Deuxième partie

FAUX ET VRAIS MIRACLES

I - Des phénomènes inexplicables	31
II - Prodiges et miracles	38
III - D'origine divine	61

Troisième partie

DES MIRACLES AU QUOTIDIEN

I - La conversion de saint Paul	83
II - La Passion de Notre-Seigneur	109

KIRON
PHILIPPE
LEBAUD

DL- 25.09.2000

37787

Père François Brune

LES MIRACLES
ET AUTRES PRODIGES

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Éditions du Félin, Philippe Lebaud, 2000
10, rue La Vacquerie, 75011 Paris
ISBN : 2-86645-355-7



Sommaire

Introduction	9
--------------------	---

Première partie

LE SENS DU MIRACLE

I - LE TEMPS DU SCEPTICISME	13
II - LES SIGNES DE DIEU	21

Deuxième partie

FAUX ET VRAIS MIRACLES

I - DES PHÉNOMÈNES INEXPLIQUÉS	31
II - PRODIGES ET DÉMONS	38
III - D'ORIGINE DIVINE	61

Troisième partie

DES MIRACLES AU QUOTIDIEN

I - LA MYSTIQUE DE PARAVATI	83
II - LA PASSION DE NATUZZA	109

Quatrième partie L'EMPREINTE DE DIEU

I - LE LINCEUL DE TURIN	121
II - LE SUAIRE D'OVIEDO	171
III - LA TUNIQUE D'ARGENTEUIL	181
IV - LA COIFFE DE CAHORS	189
V - LA SAINTE FACE DE MANOPPELLO	192

Cinquième partie MIRACLE POUR LE NOUVEAU MONDE

I - LE VISAGE DE MARIE	203
II - DANS LES ARCHIVES	209
III - LES ERREMENTS DE LA RAISON	223
IV - L'ENQUÊTE DES SCIENTIFIQUES	232
V - LES DEUX MISSIONS DE LA GUADALUPE	251
CONCLUSION	269

Introduction

En ce début du ^{xxi}e siècle où la technique semble dominer non seulement la matière mais les esprits, où la foi en Dieu est souvent accueillie sinon avec dérision du moins avec indulgence, nous assistons paradoxalement au retour du merveilleux. Ce merveilleux correspond au besoin très profond de l'humain de ne pas se borner à l'apparence, d'aller au-delà du rationalisme – dont la science a mis en évidence les failles et les limites – pour accueillir l'invisible, le surnaturel.

Cette attitude n'est pas sans risque. Le merveilleux, c'est aussi l'illusion, la tromperie, la superstition et des prodiges qui ne sont pas des miracles car le divin en est absent. Comme le prodige, le miracle est un phénomène extraordinaire et inexplicable. Mais lui seul a un sens et un sens religieux qui va aider les hommes de bonne volonté à trouver Dieu. Entre faux-semblants et miracles, seule la foi permet de s'y reconnaître. Avec une solide dose de bon sens et les secours d'une science qui a redéfini le réel.

Mais la notion de miracle ne peut relever d'un concept scientifique. Personne, en effet, ne connaît la totalité des lois naturelles. Et personne ne sait si, par les possibilités de celles-ci, une force toute puissante ne peut intervenir *tout naturellement*.

Le miracle n'est pas une preuve de l'existence du divin. Une enquête historique, scientifique, menée avec rigueur peut conforter le croyant dans l'idée qu'il se fait du miracle. Elle est nécessaire mais elle n'aura jamais valeur de preuve. Dans le grand mystère du monde, le miracle est un signe qui reste toujours à déchiffrer même s'il semble visible ou tangible. Un signe, et aussi un appel à rechercher derrière l'apparente réalité la présence de l'invisible.

Il n'y a pas de miracles sans l'existence consciente ou inconsciente d'un dialogue avec Dieu. Qu'il soit intime, discret ou bien spectaculaire, le miracle n'existe que dans et par la croyance que l'on met en lui.

Les miracles ne se limitent pas à des guérisons inexplicables. Il existe d'autres phénomènes miraculeux plus troublants, plus significatifs sans doute. Ce livre, en les examinant, a voulu élargir la notion du miracle, montrer qu'entre le visible et l'invisible, il n'y a pas de frontière.

Notre existence est balisée par des signes plus ou moins apparents pour nous indiquer le chemin. À nous d'être vigilants à en saisir le sens et à les suivre pour accéder à la Lumière.

Première partie

LE SENS DU MIRACLE

Précédente partie

LE SENS DU MIRACLE

I

Le temps du scepticisme

Dans une thèse récente ¹, soutenue devant la Faculté de droit de l'Université libre de Berlin, Harald Grochtmann examinait la possibilité pour les tribunaux d'admettre comme pièces à conviction certains phénomènes ou témoignages d'origine paranormale. Cela l'amenait, tout naturellement, à étudier les exigences des tribunaux ecclésiastiques lors de la reconnaissance des miracles, nécessaires pour la béatification et la canonisation des saints, mais aussi à reconnaître que l'immense majorité des exégètes et théologiens des Églises d'Occident, catholique ou protestantes, n'admettent plus aujourd'hui la réalité des miracles rapportés dans les Écritures, non seulement dans l'Ancien Testament, ce qui est souvent justifié, mais aussi dans les récits évangéliques de la vie du Christ. Harald Grochtmann indique un certain nombre de théologiens convaincus qu'aucun phénomène n'étant contraire aux lois de la nature, il ne peut y avoir de miracle ². Puis il dresse une autre liste de théologiens reconnaissant que le Christ, en tant que Dieu, aurait pu faire des miracles, mais en précisant cependant qu'il semble que les récits de guérisons, de marche sur les eaux, de multiplication de nourriture, de prophéties, ne sont que des reprises d'histoires venues d'écrits antérieurs à l'existence du Christ. Les miracles relatés dans les Évangiles sont donc reconnus comme

1. Harald Grochtmann, *Unerklärliche Ereignisse, überprüfte Wunder und juristische Tatsachenfeststellung*, Verlag Hl. Pater Maximilian Kolbe, 1989.

2. Remarquez que cette réaction implique déjà une définition très particulière du miracle !

théoriquement possibles, mais, en même temps, comme hautement improbables. Enfin, l'auteur donne une troisième liste, très courte, de quelques auteurs qui maintiennent la réalité des miracles ¹.

J'ai eu l'occasion de m'entretenir de ce problème des miracles avec des prêtres de différents pays. Ils m'ont tous dit que dans leurs séminaires et leurs facultés de théologie on professait les mêmes doutes. Récemment encore, on me rapportait qu'un des professeurs de la Faculté de théologie de l'Institut catholique à Paris avait déclaré à ses étudiants qu'aujourd'hui l'unanimité était à peu près faite entre théologiens et exégètes pour reconnaître qu'il n'y avait jamais eu de miracles. Autrement dit, que la résurrection de Lazare, la marche sur les eaux, la multiplication des pains, la guérison de l'aveugle-né, n'étaient que des fables. Il s'agissait, il faut le souligner, d'un professeur revêtu de toute l'autorité que lui confère la confiance de ses supérieurs et qui, d'ailleurs, a le sentiment d'exprimer ainsi une opinion largement admise par tous ses confrères.

Cette attitude a de grandes conséquences.

Les Évangiles mis en question

Dans un tel contexte, Dieu apparaît en effet comme en retrait, sans emprise sur le monde. Les théologiens lui accordent encore un rôle, à la création, parce que les découvertes scientifiques n'ont pu éliminer une telle hypothèse. Mais ils hésitent à s'aventurer plus loin. La vision du monde des théologiens « modernes » n'est donc plus si éloignée de celle des athées. On ne maintient l'action de Dieu que dans des zones où le discours théologique ne risque pas d'entrer en conflit avec celui des scientifiques. En se plaçant sans le vouloir, il faut l'espérer, en dehors du christianisme traditionnel, du judaïsme, de l'islam ou de n'importe quelle attitude religieuse.

1. Pour ces trois listes, l'auteur s'en tient aux théologiens de langue allemande. Le résultat serait le même pour les autres langues.

Dans ces conditions, il devient nécessaire, bien évidemment, de réinterpréter tous les récits évangéliques de miracles. S'ils n'ont pas eu vraiment lieu, s'ils ont été inventés, leur portée n'est plus la même. Interprétés comme des métaphores, des paraboles, leur signification se trouve souvent réduite à un enseignement moral ou social. Ainsi le récit de la multiplication des pains devient-il un moyen admirable, par sa simplicité, sa poésie concrète, etc., de nous faire comprendre la valeur du partage. En déplaçant l'accent, on espère que les fidèles ne s'apercevront pas trop que l'on sape la foi en l'eucharistie dont ce miracle était pourtant la préfiguration.

L'invention de ces miracles s'expliquerait par les aléas inhérents à toute transmission orale et sur plusieurs générations. De conteur en conteur, les récits auraient pris de l'ampleur, les miracles seraient devenus de plus en plus spectaculaires. De nouveaux épisodes seraient venus mettre en relief telle ou telle parole attribuée par la tradition au Christ. L'élaboration de tous ces récits merveilleux suivant un tel schéma devient possible si l'on admet que les Évangiles n'ont pas été écrits par des témoins oculaires directs, par des apôtres ou des disciples du Christ.

Une fois cette démonstration faite, il faut en tirer à nouveau les conséquences. Si ce sont des écrits tardifs, même les textes des Évangiles qui ne rapportent pas de miracles mais seulement des paroles du Christ, ou ses faits et gestes, n'ont plus aucune valeur historique. Ce sont ainsi les fondements mêmes du christianisme qui sont complètement ruinés.

Pourtant, cet abandon ne s'imposait pas. Quand on se donne la peine de faire un examen rigoureux de telles théories, non plus à partir d'*a priori* philosophiques, mais en resituant les Évangiles dans leur contexte, on doit bien reconnaître que toutes ces constructions intellectuelles ne tiennent pas. Les études sérieuses ne manquent pas, mais elles se heurtent à « une hargne, une violence, une passion qui trahissent bien l'existence de motivations d'un autre ordre qu'intellectuelles ou scientifiques ¹ ».

1. Jacqueline Genot-Bismuth, *Un homme nommé salut*, Éditions Fr.-X. de Guibert, 1986, 1995, p. 209.

Théologie et science

Théologie et science sont comme deux langages qui tentent, par des approches fort différentes, d'expliquer le monde, et nos connaissances scientifiques ont fait de tels progrès que notre siècle s'en est trouvé fasciné. Les théologies proposées par les hommes d'Église ne sont jamais vérifiables par l'expérience et elles n'ont aucune efficacité opérationnelle. Les théories scientifiques de nos chercheurs ne s'imposent qu'après avoir été soumises victorieusement à des expériences, quitte à être corrigées, ajustées, au fur et à mesure que nos connaissances progressent. Elles sont confirmées de façon éclatante par leurs applications.

La science semble avoir renoncé à donner une signification à l'existence du monde, à notre propre existence. La science décrit une apparence du réel. Les théologies proposent ce que les sciences ne peuvent donner : un sens à notre vie.

Il n'en reste pas moins vrai que l'impression demeure pour tous que c'est la science qui connaît la réalité. Ce qui revient à ne plus croire en l'existence possible d'autres niveaux de réalité que celui que nous connaissons par nos sens, prolongés par tous les appareils que le génie humain a pu construire.

Mais la réalité, à l'intérieur des limites étroites de ce monde éphémère, n'a aucun sens. Le sens ne peut être trouvé qu'en dépassant celles-ci, en replaçant notre existence dans un ensemble beaucoup plus vaste, à un niveau que la science ne peut atteindre. Toutes les religions supposent d'autres degrés de réalité. Ils peuvent se situer avant l'apparition de l'état actuel de ce monde, ou après. Ils peuvent exister aussi parallèlement au monde que nous appréhendons par nos sens et même interférer avec celui-ci. Cet univers ne relève pas de la connaissance scientifique, mais de la foi, d'une totale transcendance de notre être.

En affirmant clairement, explicitement, que ces niveaux de réalité existent, l'Église montrerait clairement que la foi se différencie du rationalisme étroit issu du scientisme du XIX^e siècle, aujourd'hui bien dépassé.

Le refus du merveilleux

À cette cause, certes intellectuelle mais importante, s'en mêle souvent une autre, d'ordre plus affectif. C'est l'impression, inconsciente, que la foi dans les miracles que l'on trouve dans la vie du Christ, dans celle des saints, est liée à une certaine forme de piété étroitement moralisante, étouffante, qui peut paraître insupportable.

C'est encore ce qui fait rejeter aujourd'hui par beaucoup de croyants, laïcs ou prêtres, voire souvent théologiens, la conception virginale du Christ dans le sein de Marie. Ce n'est pas tant l'aspect miraculeux de cette conception qui les choque, que l'exploitation qu'en a fait l'Église en faveur du célibat, de la virginité consacrée. Les Églises d'Orient n'ont jamais cédé à cette sorte de glissement. Elles ont des milliers de prêtres mariés et n'éprouvent donc pas la même réticence devant la conception virginale du Christ. Bien sûr, le Christ aurait fort bien pu être Dieu-fait-homme tout en naissant de saint Joseph. Mais ce n'est pas ce que disent les Évangiles, fort clairement. L'embarras des évangélistes à ce sujet, comme l'a bien remarqué le Père René Laurentin, est à cet égard très révélateur. C'est une vérité qui les gêne, car ils voudraient pouvoir insister, à propos de la naissance du Christ, sur la réalisation des prophéties, et donc sur la filiation davidique de Jésus. Or, c'est par Joseph que l'on peut prétendre que Jésus descend de David. Mais ils restent fidèles à la conception miraculeuse de Jésus parce qu'elle est vraie.

Le résultat, aujourd'hui, c'est que tout merveilleux est systématiquement rejeté, *a priori*, par les gens qui se veulent sérieux. Ils ne veulent même pas examiner les témoignages ou les études qui ont pu être faites sur ce sujet. Grochtmann note qu'aucun de ces théologiens rationalistes n'évoque jamais les procès de béatification et de canonisation au cours desquels des enquêtes très rigoureuses ont pourtant été menées à propos des miracles requis. À chaque fois, au cours de ces procès, plusieurs spécialistes de différentes disciplines, choisis pour leur compétence et non pour leurs croyances, sont invités à étudier les dossiers d'un œil très critique et l'on tient le plus grand compte de leur avis.

Alors, pourquoi nos théologiens, tellement au fait des théories psychanalytiques, sociologiques, structuralistes, sémiologiques, refusent-ils de prendre connaissance de ces études ? Nous en arrivons là à une autre cause, moins profonde sans doute, moins avouable aussi, mais qui joue certainement un très grand rôle. C'est que, depuis des décennies, les spécialistes des Écritures ou de la théologie construisent thèses sur thèses, chacune s'appuyant sur les précédentes, comme les différents étages d'un château de cartes, et le tout reposant sur ce postulat que le merveilleux n'existe pas puisqu'il est impossible. Alors, reconnaître des faits qui remettraient en cause tout ce noble édifice ? Il n'en est pas question ! Ce sont des vies entières de réflexion, des carrières aussi, qui se sont construites sur ce postulat. C'est tout leur univers qui s'en trouverait ruiné.

Cela apparaît très nettement chaque fois qu'une nouvelle découverte archéologique intervient, un nouveau document ou une nouvelle théorie qui pourraient contraindre à reconnaître aux textes des Évangiles une origine beaucoup plus ancienne, très proche des événements relatés. Je ne parle pas ici des arguments aussitôt avancés pour s'y opposer. Il est normal qu'entre chercheurs il y ait un débat permanent. Non, ce qui me paraît révélateur, c'est le ton hostile de ces réactions, qui veulent discréditer le perturbateur et le réduire au silence ou à l'exil. Il y a là un véritable problème au-delà du rationnel, un problème affectif, passionnel.

Tout cela ne concerne d'ailleurs pas seulement les hommes d'Église. Les hommes de science peuvent fort bien réagir aussi mal. Je me rappelle un colloque à l'UNESCO, il y a quelques années, où un illustre professeur et chercheur criait avec rage que les ouvrages de John Eccles (prix Nobel) n'étaient même pas dignes de ses cabinets. On sait que John Eccles en est arrivé, dans ses recherches, à croire en l'existence de l'esprit, même indépendamment du corps, indépendamment de ce que nous appelons la matière. Là encore, ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les raisons scientifiques pour lesquelles ce professeur refusait les positions de son collègue. Elles sont peut-être parfaitement valables. Je n'ai pas compétence pour en juger. Mais la

hargne avec laquelle il réagissait montre, à l'évidence, qu'à côté de ses raisons scientifiques il y avait des éléments affectifs très forts qui interféraient.

Nous verrons à quel point la passion ou, peut-être, cette réaction de défense a pu quelquefois aveugler certains savants, tout comme nos théologiens, jusqu'à leur faire commettre des actes indignes d'hommes de science. Chez d'autres, l'hostilité aux miracles peut aller encore plus loin, tout simplement parce qu'au-delà du prodige, du signe, ils devinent la présence de Celui qui en est l'auteur et que, déjà, dans leur cœur, ils Le refusent profondément. Le miracle n'est pas contraire aux lois de la Création mais, par son caractère exceptionnel, il révèle une action ponctuelle de Dieu, une intervention de Dieu dans notre histoire en fonction de notre propre attitude et selon un dessein de Dieu. Cela, beaucoup ne peuvent pas ou ne veulent pas le supporter. Que Dieu soit à l'origine de l'univers et qu'il en ait fixé les lois, passe encore, mais à la condition que la pichenette initiale une fois donnée, il ne se permette plus d'intervenir. Qu'il poursuive sans cesse un dialogue avec l'homme, que nous vivions sans cesse sous son regard et que nous sentions sans cesse ce qu'il attend de nous ; qu'il intervienne ou non en fonction de notre propre conduite, une telle dépendance, beaucoup ne peuvent pas, ne veulent pas la supporter. Derrière les attentats qui visaient à détruire certaines reliques, témoins des interventions de Dieu, il y avait la volonté de détruire Dieu lui-même. De la même façon, derrière les combats feutrés, à coups d'arguments intellectuels, derrière les blocages psychologiques, il y a la guerre cosmique et métaphysique entre le Bien et le Mal, entre Dieu et Satan, et les miracles sont au cœur de cette lutte.

Cette lutte peut prendre des formes plus subtiles et plus perverses qu'un affrontement ouvert. S'il est vrai que les « intellectuels », scientifiques ou théologiens, ont souvent des allergies aux miracles, il n'en est pas moins vrai que le merveilleux correspond à une attente profonde de l'homme. Besoin de savoir ou, du moins, de pouvoir espérer qu'un monde meilleur est possible, un monde qui correspondrait à d'autres lois, physiques et morales, un monde de beauté et d'amour. L'attrait du merveilleux semble même parfois grandir dans la mesure même où la science a

désenchanté le monde. Un monde où tout est soumis, impitoyablement, à une technique totalement impersonnelle finit par susciter, amplifier, exalter un besoin infini de tout autre chose.

Déjà se dessine une autre façon de nier les miracles. Elle consiste à les banaliser. Au fur et à mesure que l'existence des phénomènes paranormaux commence à s'imposer, la manœuvre de récupération contre Dieu même commence aussi à s'organiser. Bien sûr, les miracles existent ! D'autres en ont fait et en font tous les jours. Le Christ n'est qu'un thaumaturge, un « grand initié » parmi d'autres.

Mais oui, affirment d'autres avec la même assurance, il y a des interférences entre notre monde et d'autres mondes. Les extraterrestres visitent sûrement notre planète depuis bien longtemps. Ils sont certainement à l'origine de beaucoup de nos croyances religieuses. Toutes nos mythologies en sont probablement le reflet. Tous nos phénomènes religieux sont manipulés par eux pour nous mettre à leur service, ou, selon d'autres versions, pour nous faire évoluer peu à peu en tenant compte de l'état primitif où nous nous trouvons.

Ceux-là aussi n'aiment pas beaucoup les vrais « miracles », au sens religieux, comme signes de la présence et de l'amour de Dieu. Du merveilleux, ils en veulent bien, mais sans qu'il les amène à se convertir, à changer leur vie radicalement pour se mettre au service de l'Amour absolu, inconditionnel. Ils veulent bien du merveilleux profane, mais pas du religieux. « Nous sommes déjà Dieu », se plaisent-ils à répéter. « Le mal vient seulement de ce que nous n'en sommes pas assez convaincus. » Il n'y a évidemment pas meilleur moyen d'éliminer Dieu que de le remplacer. Prenons sa place et il ne pourra plus revenir.

C'est la version dégénérée de la mystique de l'Inde, dite mystique d'immanence. C'est le New Age. Dans cette conception, l'homme se retrouve finalement seul en face de lui-même. Il ne connaîtra plus jamais la douceur de se savoir aimé par son créateur et sauveur ¹.

1. Pour mieux comprendre tout ce que cela implique, voir l'admirable livre du Père Joseph-Marie Verlinde, *L'Expérience interdite*, Éditions Saint-Paul, Versailles, 1998.

II

Les signes de Dieu

Le miracle est avant tout un signe et un signe religieux. Pour être un signe, il faut qu'il s'agisse d'un phénomène extraordinaire, qui frappe l'imagination, qui attire l'attention ; un phénomène rare, exceptionnel. Malheureusement, les théologiens ont voulu en faire une preuve, ce qui en fausserait profondément le sens. J'ai expliqué ailleurs, à partir du conte de « la belle et la bête », pourquoi une véritable preuve, loin de servir à notre salut, le rendrait impossible¹. J'ai toujours été contre les fameuses « preuves » de l'existence de Dieu développées par saint Thomas d'Aquin et imposées par le concile de Vatican I. J'ai même eu assez de difficultés à cause de cela dans l'Église, déjà comme séminariste et plus encore comme professeur de théologie, renvoyé d'un séminaire à l'autre parce que je refusais ces fameuses preuves et tout l'épouvantable rationalisme de saint Thomas auquel le pape Jean Paul II tient tellement. Je me suis toujours senti, au contraire, en accord profond avec les orthodoxes qui ont toujours refusé ces « preuves » et notamment avec la formule de Paul Evdokimov : « On ne prouve pas l'existence de Dieu, on l'éprouve. » Il y a là bien plus qu'un jeu de mots. Il s'agit de situer correctement le terrain où notre rencontre de Dieu peut avoir lieu. Ce terrain comporte certainement la raison, mais il ne s'y réduit pas. C'est nécessairement avec tout notre être que cette rencontre peut se faire. Elle est le fruit de l'intelligence du cœur.

1. François Brune, *Pour que l'homme devienne Dieu*, 2^e édition, Éditions Dangles, 1992, p. 118-119, et *Christ et karma*, Éditions Dangles, 1995, p. 180-181.

Malheureusement, nos théologiens (et « l'Église » avec eux, c'est-à-dire, plus exactement, la hiérarchie de l'Église avec eux) ont toujours cherché à imposer la foi par la seule raison. Et cela depuis que, au Moyen Âge, on a demandé à saint Thomas d'Aquin d'élaborer une théologie en partant des postulats d'un philosophe de génie, mais païen, Aristote. C'est fatalement dans le même esprit que le même saint Thomas devait comprendre le miracle : « Un fait est miraculeux quand il dépasse l'ordre de toute la nature créée. Seul Dieu peut agir ainsi ¹. » Cette conception se maintint pendant des siècles, alors que l'enseignement de saint Thomas était tombé dans l'oubli. En 1950, le R. P. Garrigou-Lagrange définissait le miracle comme « un fait produit par Dieu dans le monde, en dehors de l'ordre d'agir de toute la nature créée ². » Et en 1958, le R. P. Dhanis, professeur à l'Université grégorienne, à Rome, voyait encore dans le miracle un prodige « divinement soustrait au régime des lois naturelles ».

L'argument du miracle devenait d'autant plus important que, peu à peu, la logique avait perdu de son pouvoir de fascination. L'arme absolue, maintenant, était à chercher dans les sciences. Malheureusement pour nos théologiens, la science progressant sans cesse, tel phénomène qui paraissait encore il n'y a guère tout à fait inexplicable le paraît aujourd'hui beaucoup moins. Le doute est ainsi jeté sur bien des « miracles » reconnus dans le passé et, ce qui est encore beaucoup plus grave, ce doute atteint déjà tous ceux que l'Église pourrait à l'avenir reconnaître.

On comprend, dès lors, la réaction de plus en plus négative, vis-à-vis du miracle, des penseurs indépendants, depuis le « Siècle des lumières » jusqu'aux scientifiques d'aujourd'hui ³. Cela commence avec Thomas Hobbes et John Locke pour continuer avec Bayle et aboutir à la définition du miracle par David

1. « Somme théologique » Ia, q.105, a.7, ad. 2.

2. J'emprunte cette citation au Père René Latourelle, *Du prodige au miracle*, Bellarmin, 1995, p. 139.

3. J'emprunte les éléments du résumé historique qui suit à l'abbé André Deroo dans *L'Homme à la jambe coupée*, réédité par Résiac en 1977, p. 133 et suivantes. Voir aussi René Latourelle, *op. cit.*, p. 38-41.

Hume : « Un miracle est une violation des lois de la nature ¹ », et Hume d'en conclure que le miracle ne peut exister. Spinoza reprend quasiment les mêmes mots : « Rien n'arrive contre l'ordre de la nature ; elle suit sans interruption un cours éternel et immuable... Si Dieu agissait contre les lois de la nature, il agirait contre sa propre essence, ce qui serait le comble de l'absurdité ²... » Voltaire définit le miracle comme une « violation des lois mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. »

Comment s'étonner, dès lors, si les théologiens d'aujourd'hui, comprenant enfin qu'une telle absurdité est indéfendable, en arrivent à ne plus croire eux-mêmes aux miracles ? Cependant, nous le verrons, ce n'est pas l'existence des miracles qu'ils auraient dû refuser, mais cette conception un peu infantile du merveilleux qu'ils auraient dû corriger. La plupart des théologiens se sont malheureusement contentés, sur ce point comme sur bien d'autres, de suivre l'opinion des scientifiques et des philosophes sans faire vraiment leur travail de théologiens.

Cependant, ce n'était pas la seule façon possible de comprendre les miracles. Saint Augustin, dont la théologie est pourtant si souvent désastreuse, disait dans *La Cité de Dieu* : « Le miracle ne contredit pas la nature, il contredit la connaissance que nous en avons. »

L'évolution semble s'être poursuivie, pour une bonne part grâce à une meilleure compréhension des miracles de Lourdes. L'Église s'étant engagée à travers ces miracles dans la recherche de preuves absolues de l'intervention de Dieu, il devenait de plus en plus nécessaire de ne plus reconnaître que ceux qui semblaient pouvoir résister définitivement aux futures explications de la science. Mais, avec le développement des sciences, les exigences posées par l'Église au XVIII^e siècle aboutissaient à ce que la plupart des guérisons ne pouvaient plus être officiellement reconnues. En cent quarante ans, sur environ 6 500 guérisons

1. David Humen, *Enquête sur l'entendement humain*, traduction d'André Leroy, Paris, 1947, p. 163.

2. Baruch Spinoza, *Traité théologico-politique*, chap. VI.

présentées, dont 2 000 reconnues comme inexplicables par le Bureau médical de Lourdes, 66 seulement ont été admises par l'Église comme « miraculeuses ». Encore celles-ci ne peuvent-elles pas présenter la garantie absolue que leur processus ne pourra jamais être expliqué par la science. C'est pourquoi d'ailleurs les médecins eux-mêmes préfèrent parler seulement de guérisons « extraordinaires » et non plus « inexplicables ». L'impasse devenait évidente, et cela d'autant plus que les guérisons continuaient, bon an mal an, au rythme d'une vingtaine chaque année. À force de chercher des « preuves », l'Église ne reconnaissait même plus les « signes ».

C'est la conclusion à laquelle est parvenu le docteur Théodore Mangiapan, médecin permanent du Bureau médical de Lourdes de 1972 à 1990 : « Je pense donc que, très bientôt, à cause de ces exigences ecclésiales qui resteront, selon toute vraisemblance, inadaptées, les médecins-experts seront empêchés de présenter aux représentants qualifiés de la même Église – je veux parler des évêques résidentiels – des guérisons de Lourdes reconnues inexplicables. Et, de ce fait, ne leur donneront plus l'opportunité de discerner éventuellement un miracle, un signe de Dieu ¹. » Le R. P. Gumpel de la « Congrégation pour la cause des saints » constatait la même impasse à laquelle aboutit le système actuel de reconnaissance des miracles : « En réduisant la notion de miracle à des guérisons inexplicables, l'Église a, en fait, permis à la science médicale d'usurper sa propre compétence à interpréter les signes divins ². » On a voulu utiliser la science pour faire du miracle une véritable « preuve ». Résultat, la science ne découvre aucune preuve et nous empêche de reconnaître le « signe ».

Pourtant, la théologie des miracles a commencé à évoluer. En 1988, lors d'un colloque au Vatican sur les guérisons miraculeuses, le même docteur Mangiapan retrouvait fort heureusement l'intuition de saint Augustin en affirmant qu'on n'avait pas le

1. Théodore Mangiapan, *Les guérisons de Lourdes, étude historique et critique depuis l'origine à nos jours*, Éditions Œuvre de la Grotte, 1994, p. 398. Les mots soulignés le sont dans le texte original.

2. *Ibid.*, p. 399.

droit d'établir « un mode de rivalité... entre les lois "naturelles" connues et exploitées par les hommes, et l'action extraordinaire, inhabituelle, surnaturelle, thaumaturgique attribuée à Dieu. » Si les miracles constituent bien un défi pour la science, ce « défi n'est pas lancé par la théologie, mais par la science elle-même », commente Pierre Delooz auquel j'emprunte cette citation ¹.

La démarche du cœur

Si l'idée même de preuve me paraît tout à fait contraire à la pédagogie de Dieu, c'est que notre adhésion à sa présence et à sa volonté se situe principalement au niveau du « cœur », au sens où l'entend toute la tradition des Pères du désert. Satan sait bien que Dieu existe. Il n'en reste pas moins prisonnier de son refus. Il ne suffit donc pas de croire que Dieu existe, il faut surtout le désirer. La preuve imposerait l'existence de Dieu avant qu'on ait eu le temps de la désirer. Elle court-circuiterait la démarche du cœur ².

Mais, inversement, il ne faut pas ignorer le rôle très important du signe. Si tout prodige n'est pas signe, c'est que pour être signe il ne doit pas seulement nous mettre devant une énigme sans aucun sens, mais être porteur d'un sens. Le prodige, la guérison inexpliquée, ne sont signes que dans la mesure où, à travers eux, se laisse deviner une présence, et une présence aimante encore plus que toute-puissante. Le Christ a parfois protesté contre ceux qui réclamaient toujours de nouveaux signes. Mais il en a donné lui-même. Saint Jean, plus particulièrement, insiste sur le rôle de ces signes : « Beaucoup crurent en son nom à la vue des signes qu'il accomplissait. »

Si le miracle n'est pas contre les lois de la nature, il suppose tout de même une intervention particulière de Dieu. Cet aspect

1. Pierre Delooz, *Les Miracles, un défi pour la science ?*, Duculot, 1997, p. 177 et 180.

2. J'ai développé cela à partir du conte médiéval de « la belle et la bête » dans *Pour que l'homme devienne Dieu* et dans *Christ et karma*.

aussi choque les philosophes. Autant que l'idée d'une dérogation aux lois de la nature. Leurs réactions sont très nettes à cet égard. C'est que leur Dieu n'est qu'un « grand horloger », un Dieu cosmique, à l'origine des lois de l'univers, mais sans contact réel avec chacune de ses créatures. Saint Thomas d'Aquin est oublié, mais Aristote est resté et, avec lui, cette conception d'un Dieu « Acte pur », immuable et pétrifié. Nos philosophes n'ont pas compris ce que tant de religions, même avant le christianisme, avaient déjà deviné, qu'il y a une loi d'amour entre Dieu et l'homme, un ordre personnel de relations directes, intimes, avec Dieu qui transcende même les lois générales. Le miracle révèle la transcendance de la personne par rapport à l'être, d'où découle la suprématie de l'esprit sur la matière.

Si le signe n'est pas une preuve, cela ne veut pas dire du tout qu'il n'ait aucune importance pour la foi. La meilleure preuve en est la réaction sarcastique de certains incroyants.

La puissance de Dieu

Pour être des « miracles », il faut que les phénomènes inhabituels, inexplicables, aient une valeur particulière. Autrement dit, « il faut et il suffit » que l'homme de science devine devant le phénomène qu'un tel concours de circonstances n'a pas pu se produire sans qu'une intelligence ait été à l'œuvre. Je me permettrai ici de reprendre à ma façon un exemple proposé par Aimé Michel. Dans un moteur à explosion il n'y a aucune magie, rien de surnaturel. Tout est construit et fonctionne selon les lois naturelles. Mais pour en arriver à ce chef-d'œuvre de la technique, il a fallu déjà une bonne connaissance de ces lois et la poursuite systématique d'un but bien précis. Il n'y a cependant aucun mystère parce que nous savons bien qui a étudié ces lois et qui a poursuivi ces recherches. Ce sont nos savants et nos techniciens.

Le miracle suppose lui aussi, probablement, une connaissance parfaite des lois de la nature et une intention bien précise, mais nous n'en sommes pas les auteurs, ce n'est pas nous qui

l'avons construit. Il y a donc là une autre intelligence à l'œuvre et une intelligence qui en sait infiniment plus que nous ¹.

Quand certains prodiges ne suffiront plus pour attirer notre attention et « faire signe », Dieu en trouvera d'autres. Pour le moment, tous ces signes nous prouvent que le Maître de la Création n'a pas déserté son œuvre. Dieu intervient sans cesse dans ce monde. Ces interventions, de place en place et de temps en temps, suffisent à prouver qu'il ne nous perd pas de vue et qu'il intervient, même de façon visible, voire spectaculaire, lorsqu'il le juge nécessaire pour notre salut. Les miracles sont la manifestation de la puissance de Dieu, mais aussi de sa sollicitude, de son Amour, de sa tendresse.

Les miracles ne sont pas pour autant absurdes, arbitraires, en opposition aux lois de ce monde. Ils sont au contraire, bien souvent, révélation de ce que devrait déjà être ce monde si le péché ne s'opposait à la puissance créatrice de Dieu. Ils sont révélation de ce que ce monde est déjà, une fois passées les portes de la mort, pour ceux qui sont entrés enfin dans les étapes suivantes, plus près de Dieu. Les miracles sont déjà l'annonce d'un monde transfiguré. Ils révèlent déjà d'autres lois possibles où la matière sera plus soumise qu'elle ne l'est maintenant aux exigences de l'esprit.

C'est tout cela que nos théologiens, trop souvent, n'ont pas compris. Pourquoi ? C'est qu'il faut, pour reconnaître vraiment le miracle pour ce qu'il est, une tout autre vision du monde.

1. Je reprends cette image à Aimé Michel dans *Metanoia, phénomènes physiques du mysticisme*, Albin Michel, 1986, p. 234.

La numérisation (ou digitalisation) permet de récupérer des détails qui sont perdus pour nos yeux. L'œil humain peut distinguer, par exemple, de 16 à 32 nuances de gris, alors que le microdensitomètre peut en distinguer jusqu'à 256.

Plusieurs sortes de filtres ont été utilisées. D'abord des filtres de confirmation qui, en éliminant les taches accidentelles, mettent en valeur automatiquement les véritables contours des objets. Puis des filtres visant à accentuer ou réduire les contrastes, selon les cas, pour faire ressortir certaines parties des photos.

Le professeur Tonsmann a réalisé une contre-épreuve très simple. Il a fait photographier les yeux de sa fille en train de regarder devant elle et il a constaté qu'il était effectivement possible de reconnaître ainsi ce qui se trouvait devant elle au moment où la photo a été prise ¹.

Benítez signale deux autres contre-épreuves, l'une réalisée par Jesús Ruiz Ribera du 7 septembre 1957 au 7 décembre 1958, l'autre par le professeur C. J. Wahlig de Woodside (New York) en 1962, avec une quarantaine de photos. Les résultats confirment parfaitement la possibilité pour la cornée de l'œil de fonctionner comme un miroir convexe, permettant de reconnaître, avec un peu d'exercice, ce que la personne photographiée voyait au moment de la prise de vue ².

L'homme barbu devait se trouver à une distance de 30 à 40 centimètres des yeux de la Vierge au moment de la formation de l'image, c'est-à-dire extrêmement près.

On a pu reconnaître ainsi, successivement, dans les yeux de la Sainte Vierge : un Indien (probablement Juan Diego) ; un franciscain très âgé sur la joue duquel on croit reconnaître une larme (probablement l'évêque Zumárraga) ; un jeune homme qui se tient la barbe dans une attitude de grande perplexité (celui pour lequel le phénomène de Purkinje-Samson a été vérifié) ; un autre Indien, dont le corps apparaît en entier, torse nu, les lèvres

1. Juan José Benítez, *op. cit.*, p. 269. Récit un peu différent de cette expérience dans Ansón, *op. cit.*, p. 124-126.

2. Voir Benítez, *op. cit.*, p. 273-275.

entrouvertes, dans l'attitude de la prière ; une femme aux cheveux crépus (probablement une servante noire de l'évêque) ; une femme avec deux enfants et un bébé enveloppé sur son dos ; un autre homme avec un sombrero qui semble parler à cette femme ; un autre homme et une autre femme qui semblent observer la scène ; une partie d'un meuble et une partie de la courbe du plafond, etc.

Dernières découvertes de Tonsmann : dans l'œil de l'Indien nu et assis, il semble que l'on ait le reflet d'un Indien avec un grand nez aquilin, pommette saillante, qui pourrait bien être Juan Diego. Enfin dans l'œil de cet Indien et dans celui de l'homme barbu, ces deux personnages se trouvant être plus grands que les autres parce que probablement plus près de la Mère de Dieu, les reflets découverts semblent suivre, eux aussi, la loi de Purkinje-Samson. Mais les dernières recherches de Tonsmann remontent déjà à 1981, et, depuis, les appareils disponibles ont encore été bien améliorés. Il devrait être possible de reconstituer maintenant le relief de la scène, c'est-à-dire la position respective de chacun des personnages ¹.

En 1991, des examens conduits par des ophtalmologues réputés, sous la direction de Jorge Escalante, ont constaté que le bord des paupières de l'image présentait les signes très nets d'une microcirculation artérielle.

Les broderies de la tunique

Pendant très longtemps, les Occidentaux que nous sommes n'ont guère prêté attention aux dessins de la tunique. Nous n'y voyions qu'ornements. Or, depuis quelques années, la connaissance des civilisations préhispaniques a considérablement progressé. Les fouilles archéologiques se sont multipliées, ainsi que les publications de textes anciens. Le langage symbolique des anciens Aztèques est aujourd'hui mieux compris, et

1. Francisco Ansón, *op. cit.*, p. 127.

quelques chercheurs particulièrement attentifs ont commencé à se demander si les dessins de la tunique de l'Image de la Guadalupe ne constituaient pas tout un message, destiné tout particulièrement aux Indiens de cette époque et clair pour eux, parce qu'il était écrit selon leurs symboles habituels. Il faut d'ailleurs noter que ces dessins ne tiennent aucun compte des plis formés par l'étoffe. Ils constituent un ensemble parfaitement plat qui n'est perturbé par aucune des lignes marquant ces plis ¹.

L'un des symboles les plus frappants se trouve juste sous le nœud de la ceinture. Il est formé de quatre pétales de fleur autour d'un petit rond central. Ce symbole porte un nom particulier, c'est un « quincunce », qui correspond au signe cosmologique et théologique du « Nahui Ollin », ou signe des quatre mouvements. C'est la seule fleur de ce type sur toute la tunique et elle se trouve précisément au centre du ventre de la Vierge enceinte. Nous en verrons mieux l'importance un peu plus loin.

D'autres fleurs paraissent, à première vue, assez semblables, mais elles comportent en réalité, entre les gros pétales, d'autres pétales, plus minces. Ces fleurs correspondent pour les Aztèques au signe de Vénus, tel qu'on le trouve dans de nombreux codex préhispaniques.

Il est encore important de noter que les grandes formes couvertes de fleurs correspondent assez exactement au signe symbole de la colline (« Tepetl »), bien connu par les codex du XVI^e siècle. Quelques-unes de ces fleurs se terminent par une pointe en forme de narine (« Yacatl »), ce qui veut dire que nous avons là, comme sous une forme de rébus habituelle aux manuscrits aztèques, le nom même de la colline des apparitions : « Tepeyacatl », la colline qui était miraculeusement couverte de fleurs en un jour où celles-ci étaient impossibles.

Très impressionné par ces premières découvertes, le Père Mario Rojas essaya alors de voir si l'on pouvait aller plus loin.

1. J'emprunte toute cette étude aux ouvrages suivants : Juan Homero Hernández Illescas, « La imagen de la Virgen de Guadalupe, un códice náhuatl », dans *Histórica*, colección I et, du même auteur, en collaboration avec le Père Mario Rojas et Mgr Enrique R. Salazar, *La Virgen de Guadalupe y las Estrellas*, Mexico, juin 1995.

Il découvrit ainsi que les différents signes de la tunique semblaient correspondre à la carte du Mexique à une échelle de 1 : 1 000 000.

Encore me suis-je limité ici aux correspondances les plus importantes.

Les étoiles du manteau

Des recherches récentes semblent bien démontrer que les étoiles disposées sur le manteau bleu de la Mère de Dieu correspondent à la position exacte des constellations, vues de Mexico, au matin du 12 décembre 1531, à 10 h 40, au moment même où le Soleil marquait le solstice d'hiver. N'oublions pas que ce moment précis a une importance capitale dans l'Amérique préhispanique. La grande question que se posent avec angoisse tous ces peuples est de savoir si les nuits vont continuer à s'allonger, plongeant peu à peu le monde dans une nuit totale, sans fin, ou si le Soleil va peu à peu reprendre des forces et recommencer à illuminer la Terre et à la réchauffer. Or, c'est exactement à ce jour et à cette heure que Juan Diego a dû déployer son manteau devant l'évêque Zumárraga.

Ce qui me semble accréditer les résultats de ces recherches, c'est la contre-épreuve réalisée par leurs auteurs pour voir si le hasard pourrait expliquer une telle coïncidence. Or, ni sur de quelconques objets ornés d'étoiles, ni sur cent cinquante peintures de la Vierge des XVII^e et XVIII^e siècles ils n'ont pu constater des groupements d'étoiles correspondant même à une seule constellation, encore moins, évidemment, à un ensemble de constellations réelles. Ces études ont été menées avec une très grande rigueur et ont fait l'objet d'une publication tout à fait remarquable¹. Précisons que les étoiles ne sont pas disposées sur le manteau comme une représentation des constellations, telles qu'on aurait pu les voir ce jour-là, à partir du sol, en

1. « La Virgen de Guadalupe y las estrellas », par Juan Homero Hernández Illescas, Mario Rojas et Mgr Enrique R. Salazar, Mexico, juin 1995.

regardant vers le ciel. Il ne s'agit pas d'une représentation, mais d'une projection, comme si de mystérieux rayons avaient émané directement de ces lointaines étoiles pour venir s'imprimer sur le manteau de la Mère de Dieu. Le dessin de ces constellations est donc interverti, gauche/droite, par rapport aux représentations habituelles, comme un texte que l'on présente devant un miroir. De plus, la « voûte céleste » étant, par définition, une surface courbe, enveloppante, l'image des constellations s'est reproduite sur le manteau de la Vierge un peu à la manière des peintures anamorphiques.

Comme le manteau de la Mère de Dieu est ouvert, un certain nombre de constellations se trouvaient hors du champ turquoise de son manteau. Mais les appareils modernes permettent, sans problème, de retrouver quelle aurait été néanmoins leur position normale, selon le même processus de projection.

La constellation de la Couronne boréale arriverait sur la tête de la Mère de Dieu, le signe de la Vierge sur sa poitrine, à la hauteur de ses mains ; le signe du Lion sur son ventre (notez que l'étoile la plus importante du Lion s'appelle « Regulus », c'est-à-dire « le petit roi ») ; le signe des Gémeaux, à la hauteur des genoux, et le géant Orion, là où se trouve l'ange, sous les pieds de la Vierge. Le signe du Lion surplomberait donc, au zénith, le signe brodé sur la tunique, cette étrange fleur de quatre pétales, elle-même signe des quatre mouvements de la cosmologie nahuatl. Or, il se trouve que dans la langue nahuatl le signe du Lion n'est pas identifié, comme chez nous, à un lion, mais comme le signe des quatre mouvements, le « Nahui Ollin », centre du monde, centre du ciel, centre du temps et de l'espace¹ ! Le même signe exprime donc la même idée (le Christ roi et centre du monde), selon le langage propre à chacune des deux cultures.

1. Chez les peuples préhispaniques, les constellations ne sont évidemment pas groupées de la même façon que dans notre système et ne reçoivent pas les mêmes noms. On commence seulement à les identifier.

La formation de l'image

Nous avons dans les yeux de la Vierge tous les personnages qui étaient présents dans la pièce au moment où Juan Diego a déroulé son vêtement et laissé les fleurs rouler à terre. L'image se serait donc imprimée sur l'ayate à ce moment-là et non sur la colline de Tepeyac. Mais, le plus fantastique, c'est qu'il semble bien que nous ayons dans ces reflets Juan Diego lui-même au moment même où il déroula son manteau. L'hypothèse qui semble s'imposer est donc la suivante :

La Mère de Dieu devait se trouver, invisible, dans la pièce, à ce même moment. Tous les personnages de la scène se sont alors imprimés invisiblement dans ses yeux invisibles et c'est alors tout son corps invisible qui s'est imprimé sur l'ayate de Juan Diego. C'est l'hypothèse faite par José Aste Tonsmann¹.

1. José Aste Tonsmann, *op. cit.*, p. 44. Francisco Ansón semble comprendre autrement. Pour lui, la Vierge aurait été visible pour tous et serait apparue un peu à côté de Juan Diego. L'hypothèse n'est pas absurde, mais Ansón semble l'attribuer à Tonsmann, alors que Tonsmann précise bien que, pour lui, la Vierge aurait assisté à la scène, mais en restant invisible.

V

Les deux missions de la Guadalupe

Les Espagnols n'étaient pas encore bien nombreux au Mexique. Il avait suffi d'une poignée d'entre eux pour conquérir des territoires immenses. Ce n'étaient pas, pour la plupart, des guerriers entraînés mais plutôt des aventuriers, sans discipline et sans expérience. Ils n'avaient pu emporter sur leurs navires que vingt chevaux et beaucoup périrent lors des premiers combats contre les Tlaxcalèques, bien avant d'arriver à Mexico. Quant aux armes à feu, canons de petit calibre ou arquebuses, elles étaient fort lentes et ne pouvaient guère tirer plus de trois fois avant que l'on en vint au corps à corps. À vrai dire, une telle percée n'avait été possible que grâce à un concours tout à fait exceptionnel de circonstances. Cet empire, malgré toute sa splendeur, allait lentement vers sa fin.

Des prodiges dans le ciel avaient donné l'impression que cette fin était désormais prochaine. Mais, surtout, certaines prophéties locales semblaient l'annoncer et ont dû influencer profondément les esprits des Aztèques et de leurs vassaux, les incitant à admettre que tout combat était désormais inutile, leur destin étant déjà fixé et l'heure de son accomplissement arrivée.

C'est le cas certainement de la vision qu'eut en 1509 la propre sœur de l'empereur Moctezuma, la princesse Papantzin. Elle fit ce que l'on appellerait aujourd'hui une E.F.M. (Expérience aux frontières de la mort). On la crut morte, mais à peine l'avait-on enterrée qu'on l'entendit crier et appeler à l'aide. Elle raconta alors une expérience étrange : elle avait vu un être de lumière, portant une croix noire sur le front, qui l'avait emmenée au bord de l'océan. Là, elle avait vu arriver d'énormes

navires avec d'autres croix sur leurs voiles. On lui avait expliqué que, de ces navires, allaient descendre des « hommes barbus et armés, prédicateurs d'une nouvelle religion ».

Ce récit fit d'autant plus d'effet qu'il n'était que la confirmation d'une tradition ancienne concernant un personnage mystérieux du même nom que le grand dieu Quetzalcoatl. Cet autre Quetzalcoatl avait été le roi-prêtre de Tula. Il était blanc de visage, de grande taille et barbu. Comme le dieu lui-même, il ne voulait pas de sacrifices humains, car il aimait son peuple. Il ne sacrifiait que des couleuvres, des oiseaux et des papillons. Il « est associé à une croix, qui souvent décore ses vêtements, symbole des quatre directions de l'univers et, peut-être comme chez les Maya, stylisation du plant de maïs, donc "arbre de vie" ¹ ». Il avait succombé aux ruses de ses ennemis et avait dû quitter le pays, mais il devait un jour revenir avec quelques serviteurs pour réclamer le pouvoir qui lui était dû. Ses compagnons seraient blancs et barbus comme lui-même, et moitié hommes, moitié cerfs. Les Indiens du Mexique ne connaissant pas les chevaux, on comprend aisément que les textes aient eu recours à ce qu'il y avait de plus approchant dans leur entourage. De fait, les Aztèques et autres peuples du Mexique mettront quelque temps à réaliser que ces centaures sont faits de deux éléments complètement indépendants. Certains historiens se sont demandé si ce Quetzalcoatl ne serait pas en fait l'apôtre Thomas. Selon une hypothèse plus probable, il s'agirait de quelque chrétien, rescapé d'un naufrage, qui aurait entrepris déjà une première prédication, annonçant qu'un jour futur, certainement, d'autres hommes viendraient de la mer annoncer le vrai Dieu ².

Quoi qu'il en soit, lorsque Hernan Cortés arriva aux portes de Mexico, l'empereur Moctezuma le reçut par ces paroles très révélatrices : « Seigneur, sois le bienvenu dans ce pays, dans ta ville. Tu es venu t'asseoir sur l'*icpalli* royal que j'ai occupé en

1. Avant-propos de Jacques Soustelle à l'étude de José López-Portillo, *Quetzalcoatl*, Gallimard, 1978, p. 35.

2. Francisco Ansón, *op. cit.*, p. 44.

ton nom. Je t'attendais depuis quelque temps. » Comme conclut Jacques Soustelle, après cette citation : la conduite de Moctezuma « ne s'explique que par la connaissance qu'il avait des présages et par l'acceptation de la fatalité ¹ ».

Une conquête qui tourne au pillage

Cependant, l'attitude des conquérants n'avait pas été très heureuse. Une fois la victoire obtenue, l'administration espagnole s'était mise en place, mais l'unanimité était encore loin d'être faite sur la manière dont on devait traiter les Indiens. Certains juristes, théologiens et hommes de science soutenaient que les Indiens n'étaient pas des êtres humains ou, du moins, pas de la même nature que les Espagnols. Pour eux, donc, les Indiens n'avaient pas les mêmes droits que les conquérants et certains théologiens voulaient même leur nier le droit de recevoir les sacrements de l'Église. Pour les rois d'Espagne, au contraire, les Indiens descendaient d'Adam comme les Espagnols et ils avaient été sauvés par le même Christ. C'est pour faire triompher cette position que le pouvoir royal dut remplacer les membres du premier gouvernement collégial par un nouveau collège.

En fait, cette période de 1530-1531 est une période cruciale. Le premier gouvernement collégial (la « Première Audience »), s'était conduit de façon abominable. Et non seulement envers les Indiens mais aussi envers ceux du clergé qui prenaient leur défense. « La persécution du Président et de ses juges contre les prêtres et le clergé est pire que celles d'Hérode et de Dioclétien », aurait écrit le premier évêque de Mexico, Zumárraga ². C'est en 1530 que le roi Charles V, enfin mis au courant des abus de cette Première Audience, décida de la destituer et d'en nommer une autre. Mais le nouveau gouvernement collégial ne se mit en place, en fait, qu'au début de 1531.

1. José López-Portillo, *op. cit.*, p. 39.

2. Francis Johnston, *op. cit.*, p. 22, citant l'appendice de « La vida del obispo Zumárraga » de García Icazbalceta.

Don Vasco Quiroga, juriste éminent, en fit partie et arriva à Mexico au début de 1531. Il y constata vite une situation que l'on retrouve plus ou moins dans toute l'histoire des colonies et, déjà, dans l'Empire romain : les indigènes étaient en fait victimes de deux pouvoirs conjoints, les Espagnols et la noblesse locale sur laquelle s'appuyaient les Espagnols, mais dont, en revanche, les Espagnols protégeaient les privilèges ¹.

On comprend dès lors sans peine combien il était important que le bénéficiaire des faveurs de la Vierge et son chargé de mission fût non seulement un Indien, mais le plus petit, le plus pauvre de tous ².

Une religion sanglante

On comprend encore davantage combien le message d'amour et de consolation de la Vierge était important, quand on connaît mieux les souffrances qu'eurent à endurer les Indiens, déjà avant d'être soumis à des conquérants sans scrupules. Je suis le premier à me désoler de la destruction de la ville de Mexico que les Espagnols eux-mêmes décrivirent comme « plus belle que Grenade ou Venise », pleine de palais immenses et magnifiques, de bonne pierre et de cèdre, avec des jardins merveilleux. Mais tout cela ne peut faire oublier les horreurs de la religion qui dominait le pays.

Les historiens diffèrent parfois un peu sur le nombre des victimes offertes en sacrifice. Pour les fêtes de rénovation du grand temple de Tenochtitlan (Mexico), en 1487, certains ont évalué le nombre des victimes à 80 000, d'autres à seulement (!) 20 000. 20 000 victimes sacrifiées, en leur ouvrant la poitrine avec un couteau de pierre pour leur arracher le cœur et l'offrir au dieu ³ !

1. Sur tout cela, voir Julio Morán García-Robés, « Quiroga come ideólogo », article publié dans la revue *Histórica*, colección V.

2. Même si, par ailleurs, ce style de langage est une particularité habituelle de la langue nahuatl.

3. Mireille Simoni-Abbat, *Les Aztèques*, Seuil, 1976, p. 116.

Certains spécialistes en démographie de la période précolombienne estiment que les sacrifices devaient atteindre chaque année sur le plateau central du Mexique environ 250 000 personnes ¹.

Selon les divinités concernées, le sacrifice prenait différentes formes : arrachement du cœur, noyade, écorchement, etc. Lorsque le dieu avait eu sa part de sang, la victime était généralement découpée et l'on en mangeait les bras et les jambes dans un repas rituel. Les chroniques nous ont même laissé différentes recettes d'accommodement...

On ne peut pas vraiment attribuer ces rituels à une sorte de cruauté particulière, mais plutôt à une sorte d'angoisse permanente devant la précarité de l'ordre du monde, la peur panique que le soleil n'ait pas la force de cheminer sous terre jusqu'à l'horizon de l'est pour reparaître au matin, laissant l'univers dans d'éternelles ténèbres ; la peur que les pluies ne viennent plus fertiliser la terre, etc. Cette exigence de sang atteignait d'ailleurs les Aztèques eux-mêmes. Chaque homme, chaque femme, chaque enfant, même les bébés, devaient donner régulièrement un peu de leur sang. On sait que dans les écoles de prêtres et de nobles, à partir de l'âge de huit ans, les enfants devaient chaque matin se piquer les oreilles, la langue, les lèvres ou les parties génitales pour fournir du sang au dieu Soleil.

Et pourtant il s'agissait d'un peuple doué de grandes qualités morales, de droiture et de générosité. On ne peut s'empêcher, cependant, devant de telles atrocités, et en si grand nombre, de repenser à la réaction des missionnaires qui voyaient dans une telle religion l'œuvre de Satan. Je sais que de tels propos soulèvent aujourd'hui l'indignation générale. Je sais aussi que de nombreux aspects de cette étrange religion ne manquaient pas de grandeur et que certains ont même relevé de curieuses analogies avec le christianisme. Mais quelque chose est venu pervertir tout cela. Une terreur inexplicable s'est insinuée dans tout ce peuple et a déclenché cette sorte de folie collective, quelque étrange

1. Woodrow Borah, cité par Francisco Ansón, *op. cit.*, p. 28.

influence des forces du mal a faussé complètement la relation au Créateur et, du même coup, la relation entre les hommes.

Tout cela explique qu'en bien des endroits les Espagnols furent accueillis en libérateurs et que les conversions en masse au christianisme ne furent pas aussi forcées qu'une littérature hostile continue à essayer de le faire croire.

Les virus de l'Occident

Cependant, avec l'arrivée des Espagnols, un autre malheur s'abattit sur les Indiens, et cette fois sur les puissants comme sur les plus démunis : les épidémies. La première se répandit quelques mois seulement après l'entrée de Cortès à Mexico, en 1520, lorsqu'un esclave noir de l'armée de Pánfilo de Narváez transmet la vérole à toute la ville. Ce fut ensuite une épidémie de rougeole de 1530 à 1531, et enfin probablement de typhus de 1545 à 1546. On estime qu'en un siècle et sur cinq générations seulement, la perte fut de 90 % de la population. Ces froides statistiques recouvrent certainement une immense détresse et un accablement profond. Plus rien ne pouvait être après comme avant. Une telle chute de population entraîne nécessairement l'effondrement de toute une culture, un changement radical. C'est dans une telle atmosphère que se situent les apparitions de la Vierge de la Guadalupe. C'est à travers toute l'histoire du pays, siècle après siècle, que la Vierge de la Guadalupe prit peu à peu toute sa place dans le cœur des Mexicains.

C'est ainsi qu'en 1737, l'Image de la Guadalupe mit fin à une épidémie qui désolait Mexico. Le clergé s'était d'abord tourné vers une dévotion espagnole de la Vierge, mais sans succès. C'est sous l'invocation de Notre-Dame de Guadalupe que l'épidémie s'arrêta. Le 27 avril, la Vierge de la Guadalupe était proclamée « Patronne de la capitale de la Nouvelle Espagne ». La nouvelle en parvint à Mexico au début mai et l'intronisation eut lieu lors de fêtes importantes du 21 au 26 mai. L'épidémie alors régressa. Le lecteur peut mieux comprendre maintenant le rôle consolateur que voulait jouer la Mère de Dieu.

Les paroles mêmes de la Vierge de Guadalupe expriment bien tout cela quand elle explique à Juan Diego pourquoi elle désire la construction de cette chapelle : « Car, en vérité, je suis votre mère compatissante, la tienne et celle de vous tous qui êtes un en cette terre, et des autres souches d'hommes de toutes sortes, qui m'aiment, m'appellent, me cherchent et se confient à moi, car là j'écouterai leurs pleurs, leur tristesse, pour les soigner, guérir toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances ¹. »

Un pont entre deux nations

Cet aspect de la mission qu'elle voulait assumer avait d'ailleurs commencé à se révéler dès le début. On a vu que la Vierge avait guéri miraculeusement l'oncle de Juan Diego, qui était pourtant, comme on dirait aujourd'hui, en « phase terminale ». Les documents rapportent quelques autres miracles en faveur des Indiens. Puis, une évolution se fait peu à peu, et la Mère de Dieu se met à intervenir aussi en faveur des Espagnols, de « ceux qui, loin de leur patrie, souffraient aussi leurs propres drames, des déracinés, de ceux que la solitude, les grandes interrogations et les peurs tourmentaient dans un monde étranger, hostile et violent. C'est là un deuxième temps de grand intérêt, au cours duquel l'action thaumaturgique de la Vierge s'exerce en faveur du groupe d'Espagnols, de ceux qui, étrangers, étaient pourtant déjà d'ici... Commence alors un processus social très important où la philosophie de la Vierge établit un pont pour réunir les deux nations, celle des Indiens et celle des Espagnols ². » Les récits de ces miracles ont été conservés dans le « Nican Motecpana », œuvre transmise par Luis Lasso de la Vega, comme nous l'avons vu, mais œuvre d'un certain don

1. Nican Mopohua, versets 29-32, d'après la traduction espagnole du père Mario Rojas Sánchez.

2. Ana Rita Valero de García Lascurain, « Santa María de Guadalupe y México : el comienzo », dans *Histórica*, colección V, *op. cit.*

Fernando, c'est-à-dire Alva Ixtlixóchitl, historien et linguiste originaire de Texcoco et descendant des rois d'Acolhuacan. Là aussi, le manuscrit original a été enfin retrouvé dans la section des « Monumentos Guadalupanos » de la Bibliothèque publique Lennox de New York ¹. On a pu également retrouver des documents de l'époque confirmant l'identité des personnages cités et la façon dont la Mère de Dieu les avait sauvés ².

Les deux Guadalupe

Il y avait déjà, depuis des siècles, une « Vierge de la Guadalupe » en Espagne. L'histoire de cette dévotion ne se perd pas tout à fait dans la nuit des temps, mais presque ³. C'est ce qui explique peut-être que les documents dont nous disposons puissent commettre certaines confusions dans les dates ⁴. Mais cela ne change rien pour l'histoire qui nous intéresse.

Tout commence à Rome avec saint Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Église, à la fin du VI^e siècle. Celui-ci possédait en son oratoire personnel une image sculptée de la Mère de Dieu devant laquelle il priait chaque jour ⁵. Or, survint en cette époque une grande épidémie de peste qui ravagea toute la ville. Grégoire ordonna donc une grande procession au cours de laquelle il porta lui-même cette statue de la Mère de Dieu. On entendit alors un chœur céleste chanter le *Regina coeli* et un ange apparut au

1. Joel Romero Salinas, *Juan Diego, su peregrinar a los altares*, Ediciones Paulinas, Mexico, 1992, p. 177-185.

2. Isaac Velázquez Morales, « Personajes históricos del "Nican Motecpana" », dans *Histórica*, colección V.

3. La source en est un vieux codex qui figure dans les archives du monastère de Guadalupe, à Cacérès et dont le titre est « Miracles de Notre-Dame de Guadalupe depuis l'an 1407 jusqu'en 1497 ». J'utilise ici largement le résumé qu'en a fait Juan José Benítez, *op. cit.*, p. 134-146.

4. Ce texte place à la même époque le roi des Goths Recesvinto, vingt-neuvième de la dynastie wisigothique, qui régna de 649 à 672 et le pape Grégoire le Grand qui mourut en 604 !

5. Jody Brant Smith rapporte que, d'après les archives du monastère de Guadalupe et d'après celles de la Bibliothèque nationale d'Espagne, cette statuette proviendrait de Constantinople. Voir *op. cit.*, p. 65-66.

sommet du château Saint-Ange, tenant une épée ensanglantée qu'il essuya et remit en son fourreau. Ce fut la fin de l'épidémie. Grégoire réinstalla l'image de la Vierge dans son oratoire.

Le même texte raconte ensuite comment Grégoire fit don de cette image sculptée à saint Isidore, futur évêque de Séville, pour qu'il la portât à son frère saint Léandre, alors archevêque de cette même ville. Mais, au temps du roi Rodrigo (710-711), les Maures franchirent le détroit de Gibraltar et envahirent l'Espagne. Les gens fuyaient de partout. Quelques prêtres emportèrent alors la statue de la Mère de Dieu avec d'autres reliques pour les mettre à l'abri. Ils arrivèrent ainsi aux bords d'une rivière que l'on appelle Guadalupe. Près de cette rivière, il y a de hautes montagnes. Ils y découvrirent un ermitage avec un tombeau de marbre dans lequel se trouvait le corps de saint Fulgence. Les prêtres creusèrent un trou dans l'ermitage lui-même, en lui donnant la forme d'un tombeau, et ils y placèrent l'image de la Vierge avec une clochette et une lettre explicative racontant toute l'histoire de cette statuette. Puis ils couvrirent le trou de grandes pierres et s'en allèrent. Ce fut alors une longue période d'oubli...

Ce n'est qu'au ^{xiv}^e siècle, sous le règne d'Alfonse XI, dit le Justicier, donc entre 1312 et 1350, plus précisément en 1328, que l'image de la Mère de Dieu va réapparaître. Il s'agit d'une histoire de vache égarée, retrouvée morte, et ressuscitée au moment même où le berger, pour l'écorcher, faisait sur elle une entaille en forme de croix. La Sainte Vierge lui apparut et lui dit de n'avoir aucune crainte, de retourner chez lui avec sa vache et de la remettre avec le troupeau, mais d'aller voir les prêtres et de leur demander de venir creuser ici, car ils y trouveraient son image qu'ils devraient prendre et honorer.

Malheureusement, rentré chez lui, il trouva sa femme en larmes, car leur fils était mort. Mais le berger promit à la Sainte Vierge que leur fils la servirait dans sa chapelle et, aussitôt, son fils de se lever et de dire à son père : « Mon père, préparons-nous, et allons à Sainte-Marie-de-la-Guadalupe. »

C'est ainsi que fut érigée d'abord une chapelle où vinrent prier beaucoup de gens dans la détresse, beaucoup de malades

qui, en touchant la statue de la Vierge, retrouvèrent la santé. Puis, ce fut le roi Alfonso XI lui-même qui, en 1340, au cours d'une bataille contre les Maures, fort mal engagée, à Salido, invoqua la Vierge de la Guadalupe et fut exaucé, c'est-à-dire vainqueur. Un monastère fut alors fondé sous la protection du cardinal don Pedro Barroso, et Notre-Dame de Guadalupe est restée depuis la grande protectrice de toute l'Estrémadure. Cependant, comme on le voit, cette histoire ne présente guère de point commun avec la Guadalupe mexicaine.

Le nom lui-même de Guadalupe ne nous éclaire pas davantage. Sa véritable signification reste incertaine. La première question est de savoir si la Mère de Dieu a pu elle-même se choisir ce nom, comme le texte du Nican Mopohua nous le laisse entendre.

Pour certains auteurs il semble que oui. Ils font remarquer que Juan Bernardino, l'oncle de Juan Diego, même s'il avait plus de soixante ans lors de la conquête de son pays par les Espagnols, vivait tout de même en leur compagnie depuis plus de dix ans déjà au moment des apparitions. Son oreille était donc probablement déjà suffisamment habituée aux sons de la langue de ses catéchistes pour pouvoir retenir correctement un mot prononcé par la Mère de Dieu elle-même, et ce d'autant plus qu'elle semblait y accorder une certaine importance.

Enfin et surtout, sur le manuscrit signé par Frère Bernardino de Sahagun, redécouvert par le Père Escalada, c'est bien déjà le nom de Guadalupe qui est mentionné. La forme nahuatl, selon le chanoine Garibay, grand spécialiste de cette langue, serait Guatlasupe ou Guatlasupeo, ce qui correspond bien à l'espagnol « Guadalupe ». En outre, comme le fait remarquer le Frère Bonnet-Eymard, même si Juan Bernardino a un peu déformé le nom, quelle preuve extraordinaire pour l'évêque sceptique que d'entendre cet Indien prononcer ce nom ! Seule, la vraie Sainte Vierge pouvait avoir donné ce nom à Juan Bernardino. Et Frère Bonnet-Eymard de comparer la situation de Zumárraga à celle de l'abbé Peyramale, à Lourdes, entendant Bernadette lui dire le nom que s'était donné l'apparition : « Immaculade Councepciou ». Ces mots-là, Bernadette ne

pouvait pas les avoir inventés. Seule, la vraie Sainte Vierge pouvait les avoir prononcés ¹.

Cependant d'autres auteurs font remarquer que la Sainte Vierge n'aurait pas décidé d'apparaître à un pauvre Indien pour ensuite s'identifier à une manifestation antérieure se référant à ses conquérants. D'autres encore avancent des arguments plus techniques pour expliquer qu'il n'est pas possible que la Mère de Dieu ait pu prononcer ce mot. Certains, comme le père M. R. Sánchez, proposent Cuahtlapcupeuh ou Tlecuauhtlapcupeuh dont le sens serait : « Celle qui vient en volant de la région de la lumière comme l'aigle vient du feu. »

On pourrait penser aussi que la mention du nom de Guadalupe a été introduite dans le texte nahuatl par quelque ecclésiastique espagnol pour lui donner plus de crédit auprès des gens de son pays. Si tel était le cas, on peut dire que la manœuvre n'eut pas le succès escompté, car dès 1556, divers franciscains s'opposèrent énergiquement à cette dénomination, faisant valoir, très logiquement, que la Mère de Dieu apparue à Tepeyac devrait y être invoquée sous le nom de Notre-Dame de Tepeyac. En 1574, les moines du monastère de la Guadalupe, à Cacérès, ayant entendu parler de cette autre Guadalupe, envoyèrent le Père Diego de Santa Maria au Mexique pour mener une enquête. Celui-ci ne put que reconnaître les faits : depuis au moins 1560, la Vierge de Tepeyac était bien appelée partout au Mexique : « Vierge de la Guadalupe. »

Une autre explication, toute simple, semble réduire à néant toutes les spéculations. Parmi les Espagnols qui participèrent à la conquête du Nouveau Monde, nous explique-t-on, nombreux étaient ceux qui venaient d'Estrémadure. Ils apportèrent avec eux l'image de la Vierge espagnole de Guadalupe. Le nom même de l'île, aujourd'hui française, de « Guadeloupe », venait primitivement de là. Le culte rendu à la Vierge de la Guadalupe se développa particulièrement à partir de 1531, lorsque le roi

1. Frère Bruno Bonnet-Eymard, *op. cit.*, p. 26.

Charles Quint eut ordonné par décret que l'on créât dans les Indes occidentales des confréries de Notre-Dame de la Guadalupe. Mais il s'agissait encore de la Vierge d'Espagne. Cependant, il y avait déjà, sur la colline de Tepeyac, une autre confrérie de Notre-Dame, liée aux apparitions à Juan Diego. Pendant quelque temps, semble-t-il, les deux confréries coexistèrent. Puis elles se fondirent en une seule et, peu à peu, la référence à la Vierge espagnole disparut¹. Voilà qui semblerait clore le débat.

Finalement, ce ne sont d'ailleurs pas seulement les confréries qui ont fusionné mais bien les deux peuples eux-mêmes. Les Espagnols ont retrouvé leurs racines dans l'invocation à la Guadalupe et ont été amenés ainsi à partager leur dévotion avec les Indiens. Ceux-ci, à leur tour, se sont sentis pleinement adoptés par la Mère de Dieu, la même qui protégeait les Espagnols depuis longtemps déjà.

Le 10 décembre 1933, Pie XI procède solennellement, à Rome, au couronnement de l'image de la Guadalupe.

Du Mexique au monde entier

Le miracle des apparitions de la Mère de Dieu à Mexico et de l'impression de son image sur le manteau de Juan Diego joue un rôle sans cesse plus important dans l'ensemble du monde. Son retentissement toujours grandissant fait ressortir de façon très significative le silence étonnant, à son sujet, aussi bien du monde scientifique, que d'une grande partie du clergé et, finalement, des médias, pourtant ordinairement si friands de sensationnel. Résumons les principales étapes historiques de cette diffusion à travers le monde.

En 1570, Montufar, archevêque de Mexico, fit faire une copie fidèle, à l'huile, de la Vierge de la Guadalupe et l'envoya au roi Philippe II. Il semble bien que ce soit cette copie qui était embar-

1. Voir l'article de Frère Domingo Guadalupe Diaz y Diaz dans *Tepeyac*, numéro 343, août 1997.

quée sur le navire de l'amiral Doria lors de la célèbre bataille de Lépante, en 1571. Plus tard, un cardinal de la famille Doria devait faire don de cette copie à l'église de Santo Stefano à Aveto, où elle se trouve toujours.

Le 25 avril 1754, Benoît XIV proclame Notre-Dame de la Guadalupe patronne du Mexique et cite à son sujet le psaume 147 : « Il [Dieu] n'en a fait autant pour aucune nation. » En 1828, le congrès de Mexico déclare le 12 décembre fête nationale. Le 24 août 1910, Pie X proclame N.-D. de la Guadalupe patronne de toute l'Amérique latine. Le 12 décembre 1933, au cours d'une messe pontificale dans la basilique Saint-Pierre, à Rome, Pie XI renouvelle cette proclamation. Depuis, la dévotion à la Vierge de la Guadalupe s'est peu à peu étendue aux États-Unis, au Canada et en Europe. Hors de France, plusieurs ouvrages ont paru et je ne doute pas qu'ils soient appelés à se multiplier. Juan Diego, reconnu « bienheureux » le 6 mai 1990 par le pape Jean Paul II, dans la basilique même de Mexico, sera proclamé saint par le même pape, en janvier 1999, à la suite de longs procès de béatification, puis de canonisation où les miracles que l'on peut lui attribuer ont été soigneusement examinés.

Ce sont aujourd'hui des milliers d'images de la Vierge de la Guadalupe qui se sont répandues sur les cinq continents. Rien qu'au Vatican il y en a quatre : une dans la basilique Saint-Pierre ; une dans la chapelle de la cité du Vatican ; une sculpture représentant Juan Diego déployant son manteau devant l'évêque Zumárraga, dans les jardins privés du pape, et la petite copie de l'original que possédait Juan Diego lui-même, sur le bureau du pape.

Les miracles de la Guadalupe et de Juan Diego

En 1997, lorsque j'ai rencontré Mgr Enrique Roberto Salazar Salazar, directeur du Centre d'études de la Guadalupe, à Mexico, il était rentré de Rome depuis peu, où il avait présenté le dossier des miracles attribués à l'intercession de Juan Diego.

Il m'avait, entre autres, rapporté un cas tout récent et assez spectaculaire.

Il s'agissait d'un jeune garçon qui, en pêchant à la ligne, s'était envoyé l'hameçon dans l'œil. La mère, affolée, l'avait aussitôt conduit chez un ophtalmologue qui, après les examens nécessaires, avait déclaré qu'il ne pouvait rien faire. L'œil était perdu, irrémédiablement. La mère, alors, confia dans ses prières son enfant à la Vierge de la Guadalupe et à Juan Diego. Puis elle emmena son fils chez un autre ophtalmologue, encore plus réputé. Celui-ci examina à son tour l'œil blessé et déclara qu'il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire de plus, l'opération, dit-il, ayant été parfaitement réussie. Surprise de la mère :

« Mais voyons, docteur, il n'a pas encore été opéré ! C'est précisément pour cela que nous sommes venus vous voir.

– Pardon, madame. Il a certainement été opéré, et par un chirurgien très habile, car le résultat est parfait. Je vois la cicatrice. »

Comme le reconnaissait Mgr Salazar, de telles histoires sont parfaitement incroyables si elles ne peuvent s'appuyer que sur un témoignage oral. Mais heureusement, dans ce cas précis, les deux examens successifs sont confirmés par des documents médicaux incontestables.

Un autre cas miraculeux attribué à l'intercession de Juan Diego a fait l'objet d'une enquête canonique rigoureuse pour le procès de sa canonisation. Il s'agit d'un jeune homme de vingt ans qui s'est jeté dans le vide, du deuxième étage d'un immeuble, le 3 mai 1990. Sa mère invoque aussitôt Juan Diego : « Juan Diego, je sais qu'ils vont te proclamer saint ! Sauve mon fils unique ! » Le jeune homme tombe la tête la première sur le ciment avec tout le poids de ses quatre-vingt kilos. Un voisin, voyant son état, le croit mort et le couvre d'un drap. Transporté à l'hôpital, le verdict des médecins est sans appel : fracture à la base du crâne, les os rompus, ainsi qu'une partie de la colonne vertébrale. C'est la mort certaine ou la paralysie.

Sept jours plus tard, le jeune homme se retrouvait en parfaite santé physique et mentale, sans aucune séquelle. Médicalement,

son état est absolument inexplicable. Après enquête, le cas fut envoyé à Rome pour le procès de canonisation ¹.

Un modèle d'évangélisation

Nous ne pouvons évoquer ici que rapidement un autre aspect très important du message de la Guadalupe. Le récit des apparitions comme l'image d'elle-même laissée par la Mère de Dieu sont de véritables modèles de ce que devrait être l'annonce de l'Évangile à travers toutes les cultures de la Terre. Ils constituent en effet une synthèse extraordinaire de la culture européenne et de la culture aztèque ².

Nous avons vu l'importance du choix de Juan Diego, en tant qu'Indien vis-à-vis des Espagnols, en tant qu'Indien pauvre par rapport aux Indiens riches, collaborateurs de l'occupant pour l'exploitation des plus pauvres.

Nous savons que la Vierge s'est exprimée dans la langue du pays. Elle n'a pas reculé devant l'emploi de termes païens pourtant très chargés philosophiquement et théologiquement, reprenant des mots qui avaient servi dans le paganisme sans les considérer de ce fait comme impurs pour exprimer la foi dans le vrai Dieu. Son attitude est exactement l'inverse de celle des papes de Rome dans la douloureuse affaire des rites chinois. On se rappelle que les envoyés des papes avaient décidé souverainement, sans connaître un traître mot de chinois, que les mots religieux païens ne pouvaient pas servir à exprimer les vérités chrétiennes et qu'il fallait, notamment pour le nom de Dieu, recourir au latin !

Dans le choix des termes employés, les Espagnols ne pouvaient rien trouver d'opposé à leur foi, bien au contraire.

1. « En 20 años de vida, nadie ha hecho ni dado tanto como el CEG por el tema Guadalupano-Juandieguino », dans *Histórica*, colección VI.

2. J'emprunte ici les idées essentielles et les citations à l'étude de José Luis G. Guerrero : « Flor y Canto... Prehistoria del Guadalupanismo ? » dans l'ouvrage collectif : *450^e aniversario, 1531-1981, Congreso Mariológico*, Mexico, 1982, p. 341-367.

Mais les termes nahuatl utilisés sont repris du meilleur de la tradition locale. La Mère de Dieu se présente sous un nom familier aux Espagnols qui marque bien la continuité avec la patrie qu'ils ont quittée. Mais elle s'adresse à Juan Diego, en nahuatl, le langage des indiens. Elle désigne le Dieu « absolument vrai » sous des termes qui n'étaient pour les Espagnols que métaphores poétiques, au demeurant parfaitement orthodoxes, mais qui, pour les Aztèques, ne faisaient que reprendre les expressions théologiques précises de leur propre tradition.

Elle laisse d'elle-même une image qui n'était, pour les Espagnols, qu'une image de plus parmi beaucoup d'autres, mais évoquant nettement la vision de l'Apocalypse, ce qui était d'excellente théologie. Pour les Aztèques, habitués à conserver les événements importants de leur histoire par des images, des dessins, des symboles, la même image représentait infiniment plus, d'autant plus qu'eux du moins savaient en déchiffrer le langage. Nous avons vu en effet comment, très subtilement, la Mère de Dieu avait utilisé, dans la composition de son image, à la fois les ornements symboliques typiques de la fin du Moyen Âge espagnol et les symboles traditionnels de la culture aztèque.

Mais, plus généralement encore, c'est toute la construction de la scène avec ses différents épisodes qui constitue une sorte d'hommage à la culture indienne. Le chant des oiseaux, au début du récit, et le rôle des fleurs, comme signe apporté à l'évêque, sont une allusion claire comme le jour pour un Indien, aux thèmes classiques de toute sa littérature religieuse pour exprimer le bonheur de Dieu. Ce sont, très précisément, les deux éléments qui reviennent toujours pour chanter la gloire de Dieu, pour évoquer le bonheur que procure sa présence :

« Je cherche les délices de tes fleurs,
la joie de tes chants... »

« Qui ne désire ardemment tes fleurs, ô Donneur de la vie ?
Elles sont ton cœur, ton corps, ô Donneur de la vie... »

« Avec avidité mon cœur désire des fleurs,
je souffre en chantant et je m'essaie à chanter sur la terre,

je veux des fleurs qui durent dans mes mains...
Où trouverai-je de belles fleurs, de beaux chants ?
Jamais ici n'en produit le printemps. »

« Prêtres, je vous demande :
d'où viennent les fleurs qui enivrent l'homme ?
le chant qui enivre, le beau chant ?
Ils ne viennent que de sa maison, de l'intérieur du ciel,
Ce n'est que de là-bas que viennent les fleurs dans leur
variété ¹. »

Contemplant la vanité des choses de ce monde éphémère, le poète aztèque aspire « aux fleurs et aux chants » de Dieu et de son ciel. Là où le lecteur occidental ne voyait que détails pleins de fraîcheur et de poésie apparaîtrait, à la lumière de la tradition aztèque, un message extrêmement fort et tout à fait clair. Le vrai Dieu annoncé ici par sa Mère ne vient pas détruire et mépriser la tradition religieuse du Mexique, mais Il vient combler les aspirations les plus intimes de tout un peuple.

Comme pour les linges liés à la Passion du Christ, on peut vraiment dire que c'est la science de la fin de ce millénaire dans toutes ses composantes, historique, archéologique, chimique, physique, etc. qui intervient pour faire parler ces signes, comme si Dieu « savait » qu'ils nous délivreraient leur message des siècles plus tard, au moment opportun pour notre temps de technique mais aussi d'incroyance.

1. Ces poèmes sont cités dans l'étude de José Luis G. Guerrero, *op. cit.*, p. 350 et 361. On en trouvera d'autres exemples, traduits directement du nahuatl par Georges Baudot, dans *Poésie nahuatl d'amour et d'amitié*, Éditions Orphée/La Différence, 1991.

Je veux des fleurs qui naissent dans mes mains.
 Oh pourquoi je de belles fleurs, de beaux chants ?
 Jamais ici n'en produit la prière.

« Frères, je vous demande ;
 d'un vœuement les fleurs qui envoient l'ennemi ?
 le chant qui envoie, le beau chant ?
 Il ne viendra que de la maison de l'homme du ciel.
 Ce n'est que de la terre que viennent les fleurs dans l'air.
 vanité ! »

Commençant la vanité des choses de ce monde éphémère, le poète aspire à une fleur et aux chants « de Dieu et de son ciel. Là où la lecture occidentale ne voit que des détails obscurs de l'histoire et de la poésie, apparaît à la lumière de la tradition, un message extrêmement fort et tout à fait clair. »¹ Dieu annonce ici par sa Bible ne vient pas d'en haut et n'est pas la tradition religieuse du Moyen Âge, mais il vient combler les vœux des plus humbles de tout un peuple.

Comme pour les anges près à la Passion du Christ, on peut vraiment dire que c'est la science de la fin de ce millénaire dans toutes ses connaissances, historiques, archéologiques, chimiques, physiques, etc. qui interviennent pour faire parler ces signes, comme si Dieu « savait » qu'il nous délivrerait tout ensemble des siècles plus tard, au moment opportun pour nous rendre de l'ordre, mais aussi d'incroyance.

1. Ces poèmes sont cités dans l'édition de José Luis G. Góngora, pp. 115-116. On ne trouve pas de notes explicatives, seulement de simples références. Georges Bachelard, *Le Poète et la science*, 2^e édition, Librairie Gallimard, 1967.

Conclusion

Le monde n'a pas quitté Dieu. On le constate même aux États-Unis où une « modernité » teintée souvent d'extravagance aurait pu engendrer un athéisme triomphant. C'est paradoxalement en Europe, si longtemps enracinée dans le christianisme, que l'incroyance s'installe dans la tiédeur et l'indifférence.

Peut-être faut-il trouver dans l'origine de ce manque de foi un changement dans notre conception même de Dieu ? Pendant des siècles, en effet, et pour le plus grand nombre de chrétiens, Dieu a régné avec les grandes images de la Bible. Il y avait la terre. Et le ciel où était Dieu. Puis l'exploration du cosmos a révélé l'insondable et Dieu a été réduit à un mystère perçu comme une absence.

Cette constatation a abouti à l'idée d'un monde absurde, livré au hasard et à la nécessité, où la terre n'aurait plus son ciel. Étrangement car l'étendue de la création, offerte comme une nouvelle merveille, aurait dû donner au divin un royaume à sa mesure.

Il est temps de redonner Dieu au monde. Non pas un Dieu lointain, principe absolu et froid de l'univers comme l'enseignent aujourd'hui beaucoup de nos théologiens, mais un Dieu à la fois invisible et omniprésent, mystérieux mais accessible, proche de notre quotidien.

L'occident se meurt d'un rationalisme étouffant, d'un rationalisme infantile. Il est grand temps que l'Église retrouve le courage d'affirmer l'action de Dieu dans ce monde et même l'action concrète, matérielle. Les miracles rapportés dans le Nouveau Testament ont bien eu lieu, car pour Dieu rien n'est impossible et la vie et l'enseignement du Christ nous ont été transmis fidèlement par les Évangiles. Mais aujourd'hui encore

le monde n'est pas abandonné de Dieu. Dieu continue à veiller sur nous, à nous solliciter, à nous donner des signes. Des miracles sont dans le monde, prêts à se réaliser. Ils sont proches de nous, en nous.

Ne l'oublions jamais.

CET OUVRAGE, PUBLIÉ SOUS L'ÉGIDE DE KIRON ESPACE,
CENTRE D'ART, DE CULTURE ET DE COMMUNICATION
DU GROUPE PALLADIUM,
A ÉTÉ IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE DARANTIERE À QUETIGNY
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DU FÉLIN
PHILIPPE LEBAUD ÉDITEUR
EN JANVIER 2000



Imprimé en France

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2000

N° d'impression : 99-1355

